

(1/2)

Un art « martial »

RÉSULTATS ?

Mon dernier stage en Russie, dans la ville d'Orenburg, sur l'Oural, s'est conclu par une conférence de presse. A la toute première question que posa l'un des journalistes présents, je compris avant même que mon interprète ne me la traduise (j'y avais en effet saisi le mot de « resultat »...), que je venais d'être brutalement confronté à LA question que tout le monde était en droit de se poser après avoir assisté à n'importe quelle partie du stage que je venais de diriger. Qu'avait apporté ce stage de Tengu-ryu Karatedo en termes de « résultats » ? Très concrètement, y avait-il eu des titres en championnats, une préparation pour l'obtention de ces titres, des médailles, des distinctions ? Des promotions ? Comment expliquer à ce jeune journaliste qu'il n'y a avait rien eu de tout cela ? Que le sens de notre séminaire, qui avait tout de même regroupé des karatékas avancés et plus que motivés, venus de centaines de kilomètres à la ronde, était ailleurs ? Qu'il y avait sûrement eu progression mais que celle-ci n'était matérialisée par... rien, qu'elle n'était pas quantifiable à l'aune des critères habituels de ce genre de réunion ? Que nous avions pratiqué sur un chemin de progression strictement encadré par la notion du « martial », si différente de celle d'un entraînement sportif ? Loin d'être évident, dans un pays où les « resultat » ne semblent compter que si on peut en faire état dans des domaines très pragmatiques... Pas évident nulle part aujourd'hui, d'ailleurs, à voir la confusion extrême entre les deux perspectives, entretenue sur fond d'une certaine (et si rapide !) évolution sociale, précipitée par le manque affligeant d'un minimum de culture historique et d'un incroyable manque de réactivité d'une société comme anesthésiée face aux vrais problèmes qui l'assaillent de tous côtés. Devant le regard incrédule de ce jeune journaliste, je fus soudain pris d'une sorte de grande fatigue « à l'intérieur ». Je me suis dit qu'il ne servait décidément plus à rien de, ne serait-ce que tenter encore, un peu, d'expliquer qu'il y avait un monde et une société d'avant ceux que nous connaissons maintenant, où les comportements étaient souvent, disons, différents... car dans un contexte plus souvent hostile, où les choix devaient procéder d'autres appréciations de la réalité. Que toutes ces pages écrites depuis mes tout premiers ouvrages sur les arts martiaux, que toutes les paroles dites en tant de stages, que plus d'un demi-siècle maintenant passé à illustrer encore et encore ce qu'une pratique martiale contenait d'éducatif (Bu-iku), ne pesaient décidément rien en face de ce qu'en est devenu le concept appauvri (ce qui est un euphémisme) au

Roland Habersetzer est Hanshi au Japon et Soke de sa propre voie martiale, « Tengu-no-michi » (Karatedo, Kobudo, Hojutsu). Ses prises de position sur la scène Budo, articles, livres, conférences et stages, sont connues depuis ses premiers écrits. Il les défend toujours, avec la pugnacité et le refus de compromis qu'on lui connaît. Cet engagement déjà ancien pour un Budo réellement « martial », sans concession au sportif et au ludique, est toujours vif après 52 ans de pratique. Voici réaffirmée, et argumentée, cette « certaine conception du Karaté », qui fut toujours la sienne (« Centre de Recherche Budo-Institut Tengu », 7 b, rue du Looch 67 530 st-Nabor, www.tengu.fr).

Tekki-no-kata : à force de privilégier la forme et l'esthétique, certains styles ont amené à une exagération de certaines techniques, qui deviennent de ce fait tout à fait artificielles et inapplicables en combat de terrain.



début de ce siècle. Dans l'avion qui me ramenait de l'Oural, je me suis confronté moi-même à ce à quoi m'avait ramené la question innocente du journaliste. Et à laquelle j'avais tenté de répondre à partir des critères d'appréciation qui étaient les siens, dans ce monde sportif auquel il désirait rendre compte. C'était cela, bien sûr : nous avions pratiqué sur une voie « martiale », et je crois bien que j'avais réussi à le lui faire admettre. Même si, visiblement, il n'avait pas bien compris le bien fondé d'une telle démarche. Car, un art « martial »... ? Mais... pour quoi faire, donc ?

UN LANGAGE « MARTIAL » ?

D'abord, à quoi correspond encore un langage « martial » dans une société civile qui a la chance de vivre en paix en 2008 ? Une telle allusion est-elle encore simplement politiquement correcte, seulement socialement admise... Je veux dire une pratique que je définis, une fois encore, comme « un savoir-faire individuel destiné à résoudre un incontournable problème d'affrontement dans le « monde réel ». (Ce savoir-faire) est arme de riposte, qui doit être manipulée toute la vie avec l'obsession de son non emploi, ce qui ouvre à la dimension morale et philosophique du message contenu dans la gestuelle... Le sport de combat, quant à lui, se limite à une pratique ludique et codifiée d'une gestuelle « d'origine » martiale, limitée à une période plus ou moins longue d'une vie, mais avec le droit d'en user vraiment, pour se faire plaisir... » (*). Et, en ce qui concerne

... pour qu



PHOTOS : DAVID BOULANGER ET ES. AMIROVA

ce dernier : avec diverses formes de gains possibles. Ensuite, quel droit de cité pour une technique enseignée à des civils, une technique avouant une finalité extrême, un peu comme si n'importe qui pouvait se promener librement avec une arme chargée... Or, pour détenir une arme, il faut des autorisations strictes dans nos sociétés occidentales où une telle « liberté » est une survivance à peine tolérée. Mais... dès lors que l'on admet intrinsèquement qu'une main nue est entraînée non dans un but sportif, pour marquer des « points », mais bien pour être capable de répondre à une sollicitation extrême, pour un résultat qui peut être létal (ce qui est même l'objectif visé), où est la différence? Ne s'agit-il pas aussi, alors, de la détention d'une arme que le législateur qualifie de « par nature »? Aller jusqu'au bout d'une prise en étranglement tue même plus sûrement qu'une balle de pistolet (*), frapper un point vital, projeter ou porter une clé peut provoquer des dommages irréversibles, et jusqu'à tuer... En art « martial », c'est bien de cela qu'il s'agit, non? C'est bien ce que l'on veut rappeler dans toutes ces démonstrations de

Budo, des gestuelles de combat comme voie éducative.

Budo traditionnel où l'on accorde rarement grâce à un adversaire déjà défait, gisant déjà sans défense au sol...? Je veux dire celles que le public applaudit largement... Voit-il bien ce qu'on lui donne à voir, ce public? Le geste martial contenu dans les limites d'une démonstration sans conséquence réelle, comme la gestuelle sportive d'origine martiale sont largement acceptés dans une société hyper formatée à la compétition, ou au ludique, sous toutes leurs formes. Mais autre chose est une pratique ouvertement destinée à la guerre, qui devient par contre inacceptable dans cette même société où ce genre de comportement est devenu le domaine réservé de quelques catégories de personnes (police, gendarmerie, armée, à la limite sociétés de protection), groupés dans un cadre légal rassurant. Dans quelle mesure alors, pour aller jusqu'au terme du constat, est-il encore seulement tolérable d'enseigner et de pratiquer dans un dojo une réelle orientation « martiale », c'est à dire de combat de survie, où les conséquences létales possibles sont admises par définition? Pas dans un but de démonstration, mais pour le « monde réel »?

oi faire..?

LORSQUE SOUFFLENT TANT DE VENTS CONTRAIRES...

On connaît ma définition d'un art authentiquement « martial », c'est à dire opérant vraiment, s'il le fallait, sur le terrain, en réponse à une violence dans le monde actuel. Elle ne convient pas exactement à une pratique « traditionnelle », et j'ai souvent développé mon analyse à ce sujet (**). Qu'il soit dit encore une fois qu'un art ne peut être qualifié de « martial » que s'il est capable de servir efficacement. Aujourd'hui. Pas il y a 150 ans, ou plus, lorsque l'on vivait dans un monde



*Bugei,
des techniques
de combat
comme
savoir-faire
pratique.*

➤ fermé, sans contact entre les uns et les autres, où mentalités et comportements différaient souvent des nôtres. La violence, et les loïs aussi. Ces arts martiaux d'antan, dits traditionnels (je préfère les qualifier de « classiques », car les nôtres ne seront pas moins « traditionnels » dans quelques temps... Il peut y avoir, en cherchant bien, un point de départ d'une Tradition, mais il n'y aura de point final qu'avec la fin de l'humanité), restent très intéressants à étudier. Car ils seront toujours les racines des feuilles actuelles du même arbre... Mais pourquoi rester obnubilé par ces seules racines, au point de négliger les pousses nouvelles d'un art vivant avec son temps? Les arts martiaux classiques, qu'ils soient japonais, chinois ou issus de n'importe quelle autre société du monde (il y en a un peu partout), doivent rester dans nos souvenirs, respectés sous forme de pratiques anciennes, tels qu'ils nous ont été transmis. J'ai toujours été clair là-dessus. Tout savoir-faire des hommes doit rester dans la mémoire collective. Il est juste qu'il existât, et qu'on les entretienne, quantité de structures qui en ont vocation : musées, fondations, médiathèques et bibliothèques spécialisées, Katas et Tao-lu anciens... Mais ces arts martiaux ne sont pas LA Tradition : ils sont déjà, et ils le seront de manière plus évidente encore demain, un des éléments d'une Tradition qui s'enrichit chaque jour...

UNE TRADITION QUI S'ENRICHIT

Je ne pense pas me tromper en disant qu'en faisant « du martial » (où le geste, donc, a vraiment un sens, avoué), on se retrouve dans un espace qui se réduit déjà de plus en plus, et va se réduire encore de plus en plus vite. Qui peut encore de nos jours s'intéresser à une discipline martiale ainsi définie? Trop de vents contraires soufflent dans le même sens : les traditionalistes des arts martiaux classiques, effectifs éclatés entre

quantité de styles protecteurs, calés sur des sentiers toujours (re) battus, et arc-boutés sur des principes réputés établis (mais pas toujours vérifiés), qui ont une vérité qui leur suffit amplement ; puisque c'est la leur... Ceux qui pensent étancher leur soif d'auto-protection en se limitant à quelques mouvements de self-défense au mieux extraits de Katas anciens... Les pratiquants qui se reconnaissent dans une mouvance sportive et qui ne se sentent, pour la très grande majorité, pas concernés par ce débat, lorsqu'ils le comprennent... Ceux qui se retranchent dans le « tout spirituel » ou le « tout santé », surfant sur l'air du temps, portant un regard plus que critique sur tout ce qui peut seulement faire allusion à une finalité plus physique (pourtant d'origine) de ce qu'ils pratiquent... Le grand « milieu martial » est ainsi cloisonné, ce qui brouille les pistes mais multiplie les marchés... Viennent aussi, encore, les pratiquants des milieux dits « pro » (sécurité, protection), dont c'est le gagne pain, qui veulent garder la main mise sur l'efficacité « de terrain », laissant à d'autres les gentils comportements de dojos... Et le grand public, qui, du moment qu'on lui sert « du pain et des jeux », ne peut se sentir concerné par une nuance pourtant fondamentale mais dont il ne veut et ne peut voir l'enjeu... Pas son problème! Quant à l'autorité, elle ne demande pas mieux que de poser un oeil soupçonneux sur une pratique individuelle qui s'apparente à des jeux de guerre, dans une société dite « de droit »... Puisque les fédérations sportives sont là pour canaliser toute cette énergie, la dériver dans une direction acceptable, il n'y a qu'à les rejoindre. Enfin, d'autres encore, si nombreux, qui ne sont en rien concernés par des discours d'éthique, de valeurs et de respect de la loi, et qui ont tout intérêt à ce qu'une efficacité réelle, donnée à un citoyen lambda, ne vienne pas contre carrer un jour leurs tentatives de prédateurs. Dans ces conditions, y a-t-il un besoin de faire bouger les lignes?

DIVISER POUR REGNER

Diviser pour régner... La formule bien connue et fort ancienne s'applique aussi avec succès pour éradiquer le bon sens et nous fragiliser tous un peu plus. Jusqu'à nous enlever ce regard critique que nous devrions porter sur notre (nos formes de) pratique, sous la pression d'un formatage arrangeant pour les grands systèmes (qui ne peuvent exister que par ce nivellement), mais aussi d'une perte d'authenticité et de crédibilité aux yeux des générations « martiales » à venir. Dont nous devrions nous sentir un peu plus responsables. Il suffit pour cela de donner un sens clair et sans équivoque possible à nos techniques, et de l'assumer. Quelles que puissent être encore les fluctuations des modes en « Budo », qui incitent à tant de comportements opportunistes. Dans cette optique, le choix du « tout (rien que du) martial » en vaut bien un autre. Il a aussi le droit d'exister dans une société d'hommes et de femmes libres et désireux de le rester. Même s'il devient, c'est vrai, de plus en plus difficile à expliquer. Car presque anachronique. C'est juste qu'il faudra s'appliquer un peu plus à, très honnêtement, cerner les différences. En arrêtant de vouloir « le beurre et l'argent du beurre »...

(à suivre)

(*) Extrait de l'ouvrage « Tengu, ma voie martiale » (R. Habersetzer, Editions Amphora).

(**) Sensei Habersetzer est également moniteur de tir de combat, diplômé aux USA et en Suisse. Voir son ouvrage « Tengu, ma voie martiale » (Amphora, 2007)

(***) Voir sa réflexion sur « Budo? Budo-sport?.. plus qu'une nuance » dans « Dragon » N° 21 et 22, et les mises en garde revenant dans tous ses manuels!